

—Hé ! hé ! murmura-t-il avec un clignement d'yeux, bonjour, Soisie !... mes compliments, monsieur, c'est crânement ressemblant !

—Vous trouvez ? répliqua Yves Cormier sans se déranger ; ça commence à venir, mais ça n'y est pas encore... Repassez vers midi et vous verrez la chose terminée.

—Vraiment, tout sera fini pour midi ?... quand avez-vous commencé ?

—Hier, à quatre heures.

—Étonnant ! s'écria M. de Tromelin, vous êtes un habile homme, monsieur ! et vous devez gagner gros à ce métier-là... Sans indiscretion, combien vous paye-t-on une peinture comme celle-ci ?

—Pas autant que je le voudrais... A vous parler franc, rien du tout, attendu que mon étude n'est pas destinée à la vente.

—Alors, c'est pour votre plaisir que vous travaillez ?

—Pour mon plaisir, d'abord, riposta l'artiste, qu'amusait l'apparente naïveté du questionneur, mais surtout pour mon instruction. Voyez-vous, dans notre métier, l'apprentissage est long, et nous sommes obligés d'exécuter beaucoup de ces petites machines-là, avant de devenir patrons et d'avoir pignon sur rue.



Insensiblement, M. de Tromelin s'était rapproché de l'artiste. — Page 203, col. 2

—Vraiment ! s'exclama le fabricant de conserves, dont la physionomie s'éclaircit ; en ce cas, il faut être riche pour prendre une profession aussi peu lucrative.

—Ça n'est pas absolument nécessaire... Il suffit d'être patient et d'avoir le feu sacré... Ainsi, moi qui vous parle, je ne roule pas précisément sur l'or... Néanmoins, le métier m'amuse et je ne me décourage pas... J'aurai peut-être encore quelques années à trimer, avant d'être connu et de vendre ma peinture, mais, après, mon affaire sera cuite et je rattraperai le temps perdu, je vous en réponds !

En achevant ces mots, il riait d'un rire silencieux qui retroussait ses lèvres charnues et découvrait deux rangées de dents blanches—des dents aiguës et serrées, qui semblaient parfaitement organisées pour croquer les pommes du plaisir, dès que le fruit défendu serait à leur portée.

M. de Tromelin était subitement devenu méditatif. Le mordillement de ses lèvres, le plissement vertical de son front à la racine du nez, trahissaient une sorte de calcul laborieux. Tout à coup, il parut se décider ; ses yeux s'éclairèrent d'une lueur aimable et brusquement il se campa en face du peintre.

—Comment vous appelez-vous, monsieur l'artiste ? demanda-t-il en soulevant son feutre.

—Yves Cormier, dit le peintre un peu ébaubi des façons singulières de son interlocuteur.

—Eh bien, monsieur Yves Cormier, je suis, moi, M. de Tromelin, directeur des sardinières de l'île Tristan... Je demeure là-haut, près de Ploa-ré, au manoir de Kerdouarnec, et j'ai une proposition à vous adresser.

—Je vous écoute, M. de Tromelin, répliqua Yves en saluant à son tour.

—Voici... Il y a longtemps que j'ai envie de faire faire mon portrait... Pouvez-vous vous charger de ce travail-là ?

—Avec plaisir, monsieur, je puis très bien couper ma journée en deux... Piocher le matin mes études et vous réserver l'après-midi.

—Parfait ! reste à savoir quelles seraient vos conditions ? En ma qualité de commerçant, j'aime à traiter d'abord la question d'argent. Bien que je sois à mon aise, il ne m'est pas permis de déboursier une grosse somme pour satisfaire une fantaisie, et si cette fantaisie devait me coûter trop cher, j'y renoncerais... à regret, mais j'y renoncerais.

La bourse d'Yves Cormier était maigrement garnie et son temps n'avait pas une valeur marchande bien établie. Il vit dans cette offre inattendue une aubaine et résolut de se montrer coulant.

—M. de Tromelin, répondit-il, je suis honoré de votre proposition, et fort enchanté de votre façon de traiter rondement les affaires. Voyons, pensez-vous que trois cents francs ce soit trop cher ?

—Hum ! trois cents francs ne se trouvent pas sous le pied d'une mule, mais puisque vous êtes raisonnable, je ne serai pas regardant. Va pour cent écus, et si je suis content de mon portrait, j'en aurai sans doute un second à vous commander.

—Un second, s'écria Yves alléché... celui de Mme de Tromelin, peut-être ?

—Non, je suis veuf, mais...

Ici, M. de Tromelin s'arrêta pour réfléchir. Il avait eu la langue levée pour proposer à Cormier de peindre sa fille ; mais il songeait tout à coup que Marianne de Tromelin avait vingt-deux ans, et un scrupule le faisait hésiter.

Était-il convenable d'introduire près d'une jeune fille ce grand et beau garçon d'artiste, et de le charger de la portraiturer ?...

—Pourquoi pas ? se dit-il. Mariannic est trop bien née et trop fière pour se laisser courtiser par un barbouilleur de toiles, et puis si si ce M. Cormier ne met que douze heures pour dessiner la petite Soisie, nos deux portraits seront l'affaire de cinq ou six séances ; je serai là pour surveiller le peintre, et, en cas d'absence, je ferai chaperonner l'enfant par sa vieille bonne... D'ailleurs, il n'y a pas de risques...

Après un moment de silence, il reprit :

—Je suis veuf, mais j'ai une fille qui court sur ses vingt-deux ans. Elle est en âge de se marier, et elle peut me quitter d'un jour à l'autre. Je voudrais du moins avoir sa peinture pour me tenir compagnie, quand l'enfant ne sera plus avec moi... C'est à elle que je faisais allusion, en vous parlant d'un second portrait... Nous en reparlerons, du reste, quand je l'aurai consultée...

—Je suis à votre disposition, monsieur, déclara Yves en se levant, quand voulez-vous commencer à poser ?

—Le plus tôt possible... Venez dîner dimanche à Kerdouarnec après la grand'messe, et nous prendrons jour... Entendu, n'est-ce pas ? dimanche, midi... Serviteur, cher monsieur, et mille pardons de vous avoir dérangé...

II

Derrière l'église de Ploa-ré, dont la flèche de granit émerge d'un massif de hêtres, une route sinieuse qu'on appelle "l'allée Sainte-Croix" mène à un calvaire aux bras rongés de lichen. De là, on entend monter les rumeurs de Douarnenez et, par-dessus des feuillées moutonnantes, on aperçoit un coin de la baie, tantôt noyée dans une brume lumineuse, tantôt bleuissante et ensoleillée. L'endroit est mélancolique. Le sol herbeux amortit le bruit des pas des rares promeneurs qu'on y rencontre. Par certains jours voilés, la mer vaporeuse, le pâle feuillage des trembles, les grisailles du clocher de pierre, s'unissent pour imprégner l'allée Sainte-Croix d'une tristesse pénétrante, mais douce au cœur. On s'y sent enveloppé de solitude, on s'y croit très loin du monde. Et cependant, à quelques pas de là, derrière une futaie de châtaigniers plantés au revers de la colline, s'étendent trois domaines aux noms pittoresquement sauvages : Coat-an-air, Kergoadic, Kerdouarnec.

ANDRÉ THEURIET.

(A suivre)